

ANALYSE ET SYNTHÈSE DE DOCUMENTS TECHNIQUES ET SCIENTIFIQUES

Durée : 2 heures 30 minutes

L'usage d'abaques, de tables, de calculatrice et de tout instrument électronique susceptible de permettre au candidat d'accéder à des données et de les traiter par les moyens autres que ceux fournis dans le sujet est interdit.

Chaque candidat est responsable de la vérification de son sujet d'épreuve : pagination et impression de chaque page. Ce contrôle doit être fait en début d'épreuve. En cas de doute, le candidat doit alerter au plus tôt le surveillant qui vérifiera et, éventuellement, remplacera le sujet.

Chaque candidat doit aussi vérifier que le sujet qui lui est donné **correspond à la thématique qu'il a choisie lors de son inscription au concours**. En cas de doute, il doit alerter au plus tôt le surveillant qui vérifiera et, éventuellement, remplacera le sujet.

Ce sujet comporte la présente page de garde et un texte de 5 pages numérotées de 1 à 5.

Thématique productions animales :

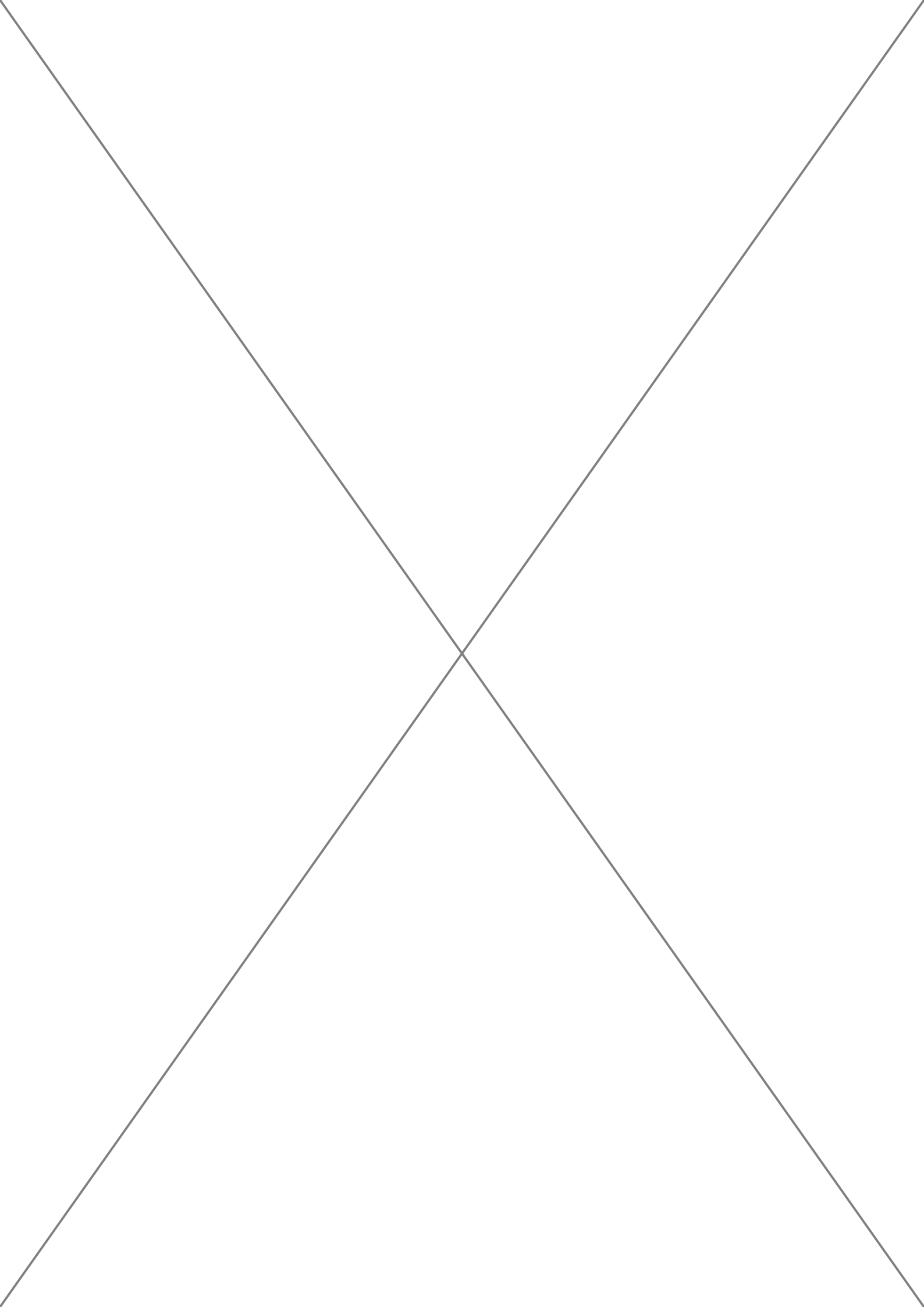
DES ANIMAUX DE FERME EN VILLE,
POURQUOI FAIRE ?

Enlarge your Paris. Les Bergers Urbains.

Ecole Vétérinaire de Maisons Alfort, 10 avril 2019

L'épreuve est composée de deux parties :

- 1^{re} partie (sur 10 points) : faites l'analyse et la synthèse des idées fortes du document ;
- 2^e partie (sur 10 points) : développez une des idées importantes du document en l'illustrant et en valorisant vos connaissances techniques et scientifiques.



DES ANIMAUX DE FERME EN VILLE, POURQUOI FAIRE ?

Jocelyne Porcher est née à Paris ; partie vivre à la campagne, elle est devenue éleveuse et a découvert les filières industrielles de production animale. Elle a alors décidé de consacrer son énergie à analyser, comprendre les filières animales. Elle est actuellement chercheuse à l'INRAE, au sein de l'UMR Innovation à Montpellier.

Elle livre ici une analyse présentée aux Rencontres agricoles du Grand Paris, le 10 avril 2019 à l'École Vétérinaire de Maisons-Alfort.

LORSQUE les filières de productions animales parlent d'élevage, lorsque les vegans parlent d'élevage, lorsque l'administration parle d'élevage, lorsque l'encadrement agricole parle d'élevage, lorsque les institutions européennes parlent d'élevage, de quoi parlent-ils en fait ? La plupart du temps des productions animales, c'est-à-dire des systèmes de production de la matière animale, bovine, porcine, avicole... Si l'on veut changer les choses, il faut commencer par employer les bons mots. Et le bon mot dont il est question ici, c'est le mot élevage.

Qu'est-ce que l'élevage ? Par exemple pour le Larousse, l'élevage, c'est « la production et l'entretien des animaux domestiques ou utiles », pour l'Encyclopedia Universalis « L'élevage désigne l'ensemble des activités mises en œuvre pour assurer la production, la reproduction et l'entretien des animaux dits domestiques afin d'en obtenir différents produits ou services », pour le dictionnaire Littré, c'est « l'ensemble des opérations qui ont pour objet la multiplication et l'éducation des animaux domestiques ». Toutes ces définitions donnent un sens unilatéral à la relation, comme si les animaux ne faisaient rien, et elles réduisent le travail à son volet productif. Les définitions ne renvoient pas à un type spécifique de relations aux animaux et s'appliquent aussi bien à la porcherie industrielle qu'à l'élevage de Salers dans le Cantal.

L'élevage est un rapport historique de travail avec les animaux et une dynamique de relations inscrite dans les rapports sociaux. La domestication est souvent décrite comme une manœuvre unilatérale d'appropriation des animaux et d'asservissement à des intérêts humains. Or, si l'on s'intéresse à la question du travail, on peut penser la domestication tout autrement. On pourrait dire que la domestication, c'est la co-construction de relations de travail entre des humains et des espèces animales. Car avec toutes les espèces domestiques, nous sommes en fait dans une relation de travail. Avec les animaux de ferme, nous produisons des biens alimentaires (lait, œufs, viande...) et des services (entretien des territoires, production de paysages...), avec les animaux dits « de compagnie », nous produisons des services : compagnie, assistance, appui à certains métiers, comme la police ou l'armée... Nos relations avec les animaux domestiques sont construites par le travail mais cela ne veut pas dire que nous « exploitons » les animaux ni que nos relations se réduisent à la production.

Qu'est-ce que cela veut dire travailler ? Bien souvent, lorsqu'on parle de travail, cela renvoie à la nécessité d'avoir un revenu, à la contrainte, à la domination. Le travail est opposé à la liberté. Or, le travail, cela peut effectivement renvoyer à la domination mais c'est aussi une voie majeure d'émancipation. Car, comme l'écrit le spécialiste du travail, Christophe Dejours, travailler, c'est produire, mais c'est aussi se produire et vivre ensemble. Le travail est le premier vecteur du lien social. J'ai montré qu'il en est de même pour ce qui concerne nos relations aux animaux. C'est le travail qui nous permet de vivre avec les animaux. C'est le travail qui donne sens à nos relations. Et l'on peut remarquer que lorsque les animaux sortent du travail, il est très difficile de faire survivre nos liens. Par exemple, les ânes en France ou les éléphants en Inde sont sortis du travail du fait de la mécanisation. Pour pouvoir continuer à vivre avec eux, on leur a donné un autre travail, transporter les touristes. Sans cela, on ne peut pas financer la vie des animaux auprès de nous. On entend aujourd'hui beaucoup parler de refuges, qui recueillent les animaux réformés par exemple, mais le refuge doit être financé. Sans argent, pas de refuges. Si ce ne sont pas les animaux qui génèrent le revenu nécessaire à la pérennité du système, il faut que le revenu vienne de l'extérieur. Dans le cas des animaux en retraite dans un troupeau, par exemple dans un troupeau de chèvres, c'est le revenu généré par les animaux en activité — les chèvres traites — qui permettent de financer le sous troupeau de retraitées. On voit bien que la problématique se pose de la même manière que pour nous, et c'est justement parce que la question du travail nous est commune.

Les centaines d'enquêtes que j'ai faites auprès d'éleveurs montrent que la première rationalité du travail en élevage est relationnelle et que les autres rationalités, notamment la rationalité productive, y sont appuyées. Cela veut dire que l'on travaille avec les animaux en premier lieu pour pouvoir vivre avec eux et que pour cela il faut que notre relation permette de dégager un revenu. Cela d'un point de vue individuel, pour ce qui concerne un éleveur et son système d'élevage, mais aussi d'un point de vue collectif, pour ce qui nous concerne en tant que société. Donc, ce qu'oublie ces définitions de l'élevage, c'est ce côté relationnel avec les animaux qui est en fait prépondérant. Je dis bien en élevage. Car dans les productions animales, il est au contraire complètement écrasé. Donc, peut-on considérer que ce que font les bergers urbains avec leurs moutons, c'est de l'élevage ? Je dirais oui. Toutes les rationalités du travail en élevage y sont : la relation, la production de services environnementaux et alimentaires, l'éthique. Les animaux ont une fonction, qui peut, en tant que fonction s'apparenter à celle d'une tondeuse. Mais, à la différence d'une tondeuse ou de ce que pourrait faire un robot, les bergers ont un travail, qui n'est pas le même que s'ils poussaient une tondeuse, et les animaux ont un travail également. Ce que n'ont pas les machines, car précisément les machines fonctionnent, elles ne travaillent pas. La fonction, c'est l'objectif, enlever l'herbe. La fonction d'un robot nettoyeur, c'est le nettoyage. La machine est conçue pour pousser, regrouper et aspirer les saletés. Elle ne tiendra pas d'autre rôle que celui de sa fonction. Il faut noter que du point de vue de l'organisation générale du travail, des structures de décision, d'encadrement, des décideurs qui financent les projets... animaux et ma-

chines ne sont pas fondamentalement différents. Ce qui est pris en compte, c'est le coût comparatif et les impacts environnementaux respectifs.

Le travail pourtant, c'est tout autre chose que la fonction et c'est principalement deux choses, ce qui est prescrit et ce que font effectivement les individus, humains ou animaux. Ce qui est prescrit, c'est l'objectif et c'est un ensemble de procédures plus ou moins négociées. Ce que font effectivement les individus — et que les psychologues du travail appellent précisément « travail », ce qui n'est pas dans les procédures — c'est d'ajouter leur grain de sel aux procédures pour atteindre effectivement l'objectif dans les meilleures conditions. En l'occurrence, pour les bergers urbains, il s'agit de couper l'herbe mais cela ne se résume pas à faire avancer un troupeau de moutons comme s'il s'agissait d'une tondeuse. Il s'agit bien d'élevage et le travail effectif est très proche de ce que font des bergers et les moutons en montagne pour entretenir le milieu, éviter les incendies par exemple.

Il s'agit donc bien de faire un travail de berger et donc de demander aux moutons de faire un travail de moutons de berger. Les animaux doivent pâturer dans un territoire prescrit en respectant un ensemble de règles. Les bergers doivent les conduire, les protéger, les soigner. Ce qui est différent bien sûr, c'est le contexte urbain du travail. Des rues au lieu des chemins de campagne ou de montagne, des voitures, des vélos... de l'agitation au lieu du silence, des humains en quantité au lieu de la relation tranquille avec un berger. Cela demande aux bergers et à leurs animaux des compétences particulières. Les animaux doivent s'adapter à ce milieu beaucoup plus fluide et changeant que le milieu naturel et acquérir des compétences. Par exemple rester calme et tenir son rôle au milieu du vacarme ou près d'enfants remuants ou d'adultes bavards. Sur ce plan, cela ressemble un peu au travail d'un chien d'aveugle qui doit rester concentré au milieu d'un univers également très mobile, par exemple le métro ou la rue également. Le travail du mouton est moins complexe que celui d'un chien d'aveugle mais il exige aussi une concentration et une certaine prise de distance avec l'environnement. On peut également rapprocher ce travail des moutons de celui des chevaux territoriaux, qui emmènent les enfants à l'école par exemple ou participent au ramassage des poubelles. Là aussi, il faut s'adapter au milieu urbain, accepter les comportements erratiques des enfants, rester zen au milieu d'un environnement instable, ne pas courir n'importe où...

Outre ce travail de pâture bien plus complexe que le simple fait de couper l'herbe comme le ferait une tondeuse, les moutons, tout comme les chevaux territoriaux ont un autre travail, être en relations avec des humains autres que leurs bergers. Cela n'a rien d'évident. Les animaux doivent apprendre et comprendre les comportements des humains, ceux qui viennent les caresser, ceux qui ont peur, ceux qui ont un sentiment de rejet... Cette part relationnelle du travail est extrêmement importante du point de vue de l'élevage car elle permet de mettre les habitants en relation avec des animaux de ferme, que dans certains cas ils ne voient jamais, et de les voir près de chez eux, dans le travail. Et de fait de s'apercevoir que les animaux au travail n'ont pas l'air forcément malheureux et ne sont pas forcément maltraités. Le pas suivant à faire du point de vue de l'élevage est la rencontre avec la mort des animaux. Si

le pastoralisme urbain respecte l'intégrité, la vie et le monde des animaux, dans ce cas, le troupeau comprend des béliers et des brebis et donc des agneaux. Et ces agneaux participent du revenu du système d'élevage. Donc, à un moment ou à un autre, des animaux sont abattus. Mais relier mort des animaux et alimentation en milieu urbain est vraiment une gageure actuellement.

La pensée dominante dans les médias en effet, sous l'emprise du mouvement abolitionniste « libérateur » des animaux, condamne les relations de travail avec les animaux, notamment avec les animaux de ferme, et la consommation de produits animaux, notamment la viande. Les animaux de ferme seraient nos prochains et ils auraient donc cessé d'être comestibles. Rencontrer des moutons au coin de la rue, cela permet d'une part, de rencontrer des vrais animaux, de sortir d'internet et des réseaux sociaux sur la question animale, et d'autre part de prendre la mesure de nos différences de mondes.

Lorsque l'on vit avec des animaux et même peut-être simplement lorsqu'on les croise dans la vie réelle, on appréhende bien que nous vivons dans des mondes distincts et que, contrairement à ce que racontent les « libérateurs », les animaux de ferme ne sont pas nos prochains. Nous vivons dans des mondes différents, les humains dans leur monde d'humains, les moutons dans leur monde de moutons, les cochons dans leur monde de cochons... Ce ne sont pas les mêmes mondes. Le monde des animaux est construit par leur sens et c'est l'exercice de leurs sens dans leur milieu qui donne sens à ce qu'ils vivent. Par exemple, le monde d'un cochon ou d'un chien est beaucoup construit par l'olfaction, ils appréhendent en grande partie leur milieu par ce sens. C'est pourquoi si vous enfermez un cochon dans un box en béton où les seules odeurs sont les produits de nettoyage, le béton et le métal des barrières, vous réduisez son monde d'une manière drastique et les animaux ne peuvent plus ressentir le sens de leur existence.

Un travail respectueux avec les animaux, c'est une croisée des mondes animaux et du monde humain. Car le travail entre nous se situe à l'interface du monde humain et du monde de l'animal, vache, cochon, mouton, chien... Dans cette interface, l'animal est dans son monde mais il est aussi dans le nôtre, celui du travail. Et nous sommes, en tant qu'éleveur, également à l'interface de ces mondes. À la fois dans notre monde humain, du travail, de la parole... et dans le monde des animaux. La grande richesse du travail et de nos liens de domestication, c'est qu'ils nous ont permis d'élargir notre monde humain aux différents mondes des animaux domestiques. Croiser différents mondes, c'est aussi par exemple le cas d'animaux qui travaillent avec des humains et avec d'autres animaux, les chiens de berger par exemple, aussi bien du côté des brebis que des chiens, les animaux dans un cirque, dans un zoo...

Rencontrer des brebis dans la rue, c'est donc à la fois les voir dans leur monde, en train de manger de l'herbe ou de faire têter leur agneau, mais aussi les voir dans le nôtre, la rue, le trottoir. Le croisement de mondes en milieu urbain est rendu encore plus évident qu'à la campagne.

L'élevage urbain est donc bien de l'élevage à mon sens, une forme d'élevage qui

renoue avec la présence historique des animaux en ville, mais aussi avec une forme de résistance à la destruction programmée de nos relations domestiques avec les animaux. Sortir l'élevage du monde rural et le faire exister sous les yeux des urbains, c'est faire le pari de l'intelligence contre l'ignorance, le pari de l'attachement contre le détachement. Et c'est faire confiance aux animaux pour qu'ils témoignent pour eux — et non pas via des porte-parole accros de Facebook et d'Instagram — de ce que sont nos liens.

Travailler, comme l'écrivait Marx, c'est transformer le monde pour qu'il soit vivable. C'est ce que nos relations domestiques avec les animaux nous ont permis de faire. C'est ce que font les moutons des bergers urbains. Ils transforment l'espace pour le rendre plus vivable que des machines ou des pesticides ne peuvent le faire. C'est pourquoi construire notre avenir avec les animaux est une entreprise autrement plus émancipatrice que prévoir de le construire sans eux comme le prévoient « libérateurs » des animaux et promoteurs de l'agriculture cellulaire.

Est-ce que nous voulons vivre avec des robots et manger de la viande in vitro ? Ou est-ce que nous voulons vivre avec des animaux en assumant la complexité du travail que nous faisons avec eux ? Ce sont vraiment les questions qu'il faut poser aujourd'hui. Pour ne pas laisser la réponse à ceux qui dans les coulisses des fonds d'investissement et des start up nous construisent un « monde meilleur » dont les animaux sont exclus. Pour leur bien supposé. Mais est-ce que défendre la cause des animaux, c'est œuvrer à leur disparition ?

Je pense que non. Les animaux ne vivent pas avec nous depuis dix mille ans pour s'entendre dire, sans merci, qu'ils sont sous-rentables et qu'ils peuvent dégager dans les bois et disparaître. Non, ce qu'il faut penser et changer, ce sont les conditions de nos vies au travail et la société que notre travail commun contribue à construire. Un monde meilleur, oui, mais celui des bergers, pas celui des multinationales.

FIN DU SUJET